

LA QUESTION DES CHEVAUX DE NAPOLEÓN I^{er} AU MUSÉUM,

PAR M. LOUIS DE NUSSAC.

La découverte dans les caisses de la réserve du Musée du Louvre de restes d'un cheval qui aurait appartenu à Napoléon I^{er}, a fait signaler plusieurs reliques semblables. Cela n'est pas étonnant pour les nombreuses bêtes que l'Empereur a montées dans ses guerres, où il en eu dix-huit tuées sous lui.

La presse a fait connaître qu'il y en avait au moins une dont la trace existait au Muséum. Mais elle s'est fait l'écho de diverses légendes qui se sont formées autour. Vous me permettrez de chercher à préciser ce point curieux dans l'histoire des collections de notre établissement.

Au Laboratoire d'anatomie comparée se trouve actuellement un squelette de cheval qui sert à l'étude des élèves naturalistes et des artistes fréquentant la Maison. Il porte en inscription :

Cheval de race andalouse. Sujet figuré dans l'Histoire naturelle des Mammifères de Geoffroy-Saint Hilaire et Frédéric Cuvier. — Donné au Muséum, le 15 juin 1826, par le baron de Montaran.

Dans l'ouvrage indiqué par cette légende, au tome I^{er}, sous le titre : *Cheval d'Espagne*, est reproduite la description qu'en fait Buffon (t. IV, p. 231). Les auteurs avouent qu'il n'y a rien à y ajouter; ils se contentent de présenter la gravure coloriée qu'ils publient, par ces quelques lignes :

«Le cheval que nous donnons comme type de race d'Espagne avait incontestablement cette origine, et il était regardé comme réunissant tous les caractères et les beautés de cette race. Il pourrait cependant en avoir perdu quelques-uns, car il était âgé quand nous l'avons fait dessiner. Il sortait des écuries de Bonaparte, à qui il avait été envoyé, avec plusieurs autres, par le roi d'Espagne. Cette circonstance, qui est certaine, ne permet d'élever aucun doute sur sa pureté originelle et la perfection de ses qualités. — Mars, 1825.»

Et le dessin qui accompagne la notice, fait par Verner, le peintre habituel de la Maison⁽¹⁾, montre bien une bête de petite taille, couleur Isabelle. Disons enfin que, selon le témoignage recueilli auprès de M. Visto, l'inscription du squelette qui se réfère à l'ouvrage portait, avant les événements du 4 septembre 1870, la mention : *Cheval de Napoléon Bonaparte*.

Or, nous sommes en droit, croyons-nous, de nous demander, malgré ces indications, si vraiment le cheval publié par Geoffroy-Saint Hilaire et Cuvier se rapporte bien au squelette conservé au Laboratoire d'anatomie

(1) L'original n'existe point dans le recueil des vélins conservé à la bibliothèque du Muséum.

et qui était, il y a trois ans, au rez-de-chaussée, dans les anciennes galeries de zoologie. Certainement, il y a eu confusion.

Nous avons, en effet, une attestation contradictoire dans les notes qu'a laissées à la Bibliothèque de Carcassone Pons, de l'Hérault. Ce personnage avait eu l'idée de demander à Vincent, sellier en chef de l'Empereur, comme à tous ceux de l'entourage immédiat, quelques détails sur son service. L'employé donna maints renseignements précis sur les bêtes qu'il harnachait, et notamment sur *Tauris*, le cheval de Waterloo; il l'avait même soigné, car la selle le blessait souvent.

Or, la description qu'il en offre ne répond pas beaucoup à celle que font les auteurs de l'ouvrage sur les Mammifères. C'est bien un cheval de petite taille, comme généralement⁽¹⁾ ceux que montait le grand Empereur; il a bien la robe à fond blanc, telle que l'indiquent le baron Gros dans son tableau de la bataille d'Eylau, et même Théophile Gautier; mais le signalement de *Tauris* est tout autre.

Tauris était un joli cheval persan, d'un gris-blanc argenté, cadeau de l'empereur Alexandre au congrès d'Erfurt. Il avait fait toutes les campagnes du Nord : il était entré à Moscou, il avait traversé la Bérésina. Il était du départ pour l'île d'Elbe et du retour; son odyssée s'acheva à Waterloo.

« Pendant la bataille, écrit Vincent qui le soignait, l'Empereur ne le quitta que lorsqu'il retrouva sa voiture. Il le donna à M. de Montaran, écuyer, qui se trouvait à la Malmaison lors du départ pour Sainte-Hélène: celui-ci en fit prendre grand soin, Il le faisait promener tous les matins, à la main, place Vendôme, autour de la colonne de la Grande-Armée. »

Cette bête a fini ses jours à Brazeux, la terre que possédait le baron de Montaran, commune de Vert-le-Grand, près Corbeil. On lui avait donné une compagnie d'honneur de chevaux célèbres en retraite. Tel *Cascaret*, le poulain favori du duc d'Orléans; telle *Étoile*, jument d'élite, cadeau à M. de Villume-Sombreuil de Madame Royale la duchesse d'Angoulême⁽²⁾.

On raconte que ces illustres coursiers, représentant à leur façon les trois

(1) A son retour de l'île d'Elbe, selon le témoignage de M^{me} d'Abrantès (10^e volume, p. 556), il montait « un petit cheval de montagne très vif et très petit ». Serait-ce *Tauris* ?

D'autre part, le comte de Las-Cazes nous apprend que, pour se rendre de Biars à Longwood, « l'Empereur montait le cheval qu'on lui avait fait venir du Cap : il était petit, vif, assez gentil ». = Dimanche, 10 décembre 3815, *Mémorial de Sainte-Hélène*, 1 vol., p. 139.

Cette habitude de monter des petits chevaux lui permettait de mettre plus facilement pied à terre, quoiqu'il quittât rarement la selle. Il croisait souvent ses bras sur sa poitrine et laissait flotter les brides sur le cou de sa monture, ne la dirigeant qu'avec les genoux.

Notes et remarques aimablement communiquées par M. Ludovic Gratiolet.

(2) Détails déjà publiés par le *Journal des Débats*, 19 juin 1904, et rectifiés.

gouvernements qui se succédèrent en France, ne vivaient guère en bonne intelligence. Et leurs disputes éclataient surtout quand il leur fallait aller à la promenade. Le cheval de Napoléon ne voulait jamais céder le pas à ses compagnons d'écurie et de gloire historique.

A la mort de Tauris, sa noble provenance dut porter M. de Montaran à en faire don au Muséum. M^{me} Gratiolet, qui a l'extrême bonté de nous transmettre ces souvenirs, nous assure que le donateur était particulièrement lié avec Cuvier. Mais ce ne peut être au cheval qu'il a décrit avec Geoffroy-Saint-Hilaire, que se rapporte le squelette. L'inscription ne s'expliquerait qu'en admettant que M. de Montaran eût possédé plusieurs montures provenant des mêmes écuries de l'Empereur. Il avait bien la manie des chevaux; en se séparant de son maître, — le 29 juin 1815, — avant de quitter la Malmaison, il échangea avec Gourgaud « une carabine tournante » contre un cheval anglais venant également de Waterloo ⁽¹⁾.

Les compatriotes de Wellington prétendent aussi posséder les restes d'un autre animal qu'aurait monté à cette bataille leur ennemi vaincu ⁽²⁾.

C'est donc un véritable intérêt qui s'attache au squelette conservé au Muséum, et qui, lui, paraît une pièce authentique, et mérite bien d'être identifié.

Son voisinage dans les anciennes galeries avait du reste fait partager son auréole à d'autres bêtes moins célèbres autour de lui. C'est ainsi que, pour les visiteurs et les artistes, la dépouille d'un animal de race baskire, à poils roux, longs et frisés, passait pour celle du cheval de Napoléon I^{er}. Comme Tauris, il est vrai, il venait de Russie; il avait été amené par les armées moscovites.

De même, les deux pur-sang arabes, dons du prince de Wagram, ont été pris pour des. . . *Wagram* (Napoléon ayant eu un coursier connu sous ce nom de victoire),

(1) Général Baron GOURGAUD, *Sainte-Hélène*, II^e volume, pièce annexée. Note relevée par M. Ludovic Gratiolet.

(2) Il existe, en effet, à l'institut militaire de Witehall, à Londres, un autre squelette de cheval qu'on appelle Marengo. Un des sabots converti en tabatière se trouve dans le mess des officiers de la garde-royale, au palais de Saint-James. Sur le couvercle en argent du sabot, don « du colonel Angerstein à ses camarades », est gravée l'inscription suivante : « Sabot de *Marengo*, cheval de bataille, berbère, ayant appartenu à Napoléon et monté par lui à Marengo, à Austerlitz, à Iéna, à Wagram, et dans la campagne de Russie, à Waterloo ». Autour du sabot est tracée cette légende : « *Marengo* était blessé à la hanche gauche, lorsque son maître le monta à Waterloo, sur le chemin creux, aux avant-postes ». Il n'est pas défendu d'élever de sérieux doutes sur cette monture, qui a été un peu trop partout à l'honneur et au danger, dit *l'Éclair* (16 juin 1904), en démontrant avec l'histoire de Tauris, selon les notes de Vincent, que le cheval de Waterloo n'a pas passé en Angleterre.

Naturellement ces petits du folklore intime du Muséum ne tiennent pas devant l'examen du catalogue que M. Oustalet a bien voulu faire pour nous.

La question de la présence du squelette de Tauris au laboratoire d'anatomie comparée n'en reste pas moins à élucider complètement.

Dans l'étude que fait, des archives de la Maison, M. Hamy, peut-être trouvera-t-il la solution définitive.

Mais nous croyons bien que l'historien ne fera que confirmer nos revendications pour le Muséum, pour ce souvenir zoologique de la Bataille des Géants. Ses moindres petits détails n'ont pas seulement un intérêt de curiosité, au moment où l'on érige à Waterloo un monument à l'aigle blessé.

LA POPULATION INDIENNE AU CANADA,

PAR M. T. OBALSKI,

CHARGÉ DE MISSION SCIENTIFIQUE.

D'une nombreuse population indienne nomade dans les forêts du Nord-Amérique à l'arrivée des Européens, il ne reste plus qu'un petit nombre de types, la plupart en dégénérescence.

Bien des raisons ont causé l'anéantissement de la race sauvage canadienne : le progrès sous toutes ses formes bonnes et mauvaises et la non-assimilation en sont les principaux facteurs.

Quand les Français s'établirent au Canada, au commencement du xvii^e siècle, les Indiens, maîtres du pays, se disputaient entre tribus les territoires de chasse; deux grandes familles, les Iroquois et les Algonquins, se faisaient entre elles des guerres sanglantes, et c'est en s'alliant avec l'une d'elles, les Algonquins, que Champlain, en 1608, put commencer l'établissement d'une colonie à Québec.

L'origine des Indiens du Nord-Amérique est toujours controversée; cependant on peut distinguer deux types sauvages : l'un serait venu des régions du Pacifique, l'autre de l'Atlantique. Le premier de petite taille, à membres grêles, à visage plat, est taciturne; il aime l'eau, est peu agressif et paresseux; le second, plus grand, plus fort, à traits accentués, est terrestre, il est belliqueux et grand chasseur.

Ces deux groupes aborigènes ont donné lieu dans le roman au type idéal du Peau-Rouge. Qu'on sache bien qu'au Canada, le Sauvage est un homme civilisé, qui lit et écrit, qui s'habille et vit comme tout citoyen du Dominion, mais n'en fuit pas moins la civilisation, préférant la vie âpre, mais libre des forêts à celle des centres de population où il pourrait trouver une vie moins pénible et un certain bien-être.